

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. 6 fr. »
Six mois. 3 fr. x
Trois mois. 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.
Trois mois. 2 fr.

Propos d'un Paysan

Le Malentendu

J'ai promis de le dissiper, et maintenant que le gel rend la terre aussi dure qu'un caillou; qu'il n'y a pas moyen, quand tout le diable y serait, de vaquer aux occupations du dehors; qu'on a bougrement le temps de faire la causerie dans la chambre bien chaude, je regrette, mais beaucoup, le fâcheux contretemps qui nous prive pendant une quinzaine de la présence de l'ami Lucien.

Mais il faut quand même en prendre son parti et conter aux lecteurs du *Libertaire* ce qu'à nos veillées je lui aurais dit de vive voix.

D'autant plus que le projet du gouvernement sur le statut des fonctionnaires ne va pas tarder à venir en discussion devant nos honorables à quinze mille francs par tête, et que la chose est toute d'actualité.

L'instituteur beauceron qui rend le père Barbassou — il a les épaules larges — responsable de ce qu'a dit le vieux professeur, crie à l'exagération. Il reconnaît cependant qu'en beaucoup de points Lucien a touché juste; que s'il y a des exceptions cela n'empêche pas la règle.

A mon tour, je crois que mon vieux ami a un peu exagéré; exagéré, quand il a fait un tableau assez noir des mœurs du fonctionnarisme; exagéré, surtout, quand il nous montre les 600.000 fonctionnaires de France se ruant à l'assaut de la C. G. T. et la submergeant sous leur nombre.

Et d'abord, il y a des fonctionnaires et fonctionnaires, comme il y a des fagots et fagots.

Il y a les fonctionnaires d'autorité, les tentacules du sucoir Etat et les fonctionnaires des divers services utiles dont l'Etat s'est assuré le monopole.

Ceux-là sont non des *prêtres du Dieu-Etat*, comme dit Gayvallet en ses brochures, en parlant des fonctionnaires, mais bel et bien des *ouvriers* ayant l'Etat pour patron.

Les facteurs, les cantonniers, les instituteurs, sont non des fonctionnaires, mais des ouvriers.

Et quand Lucien, tombant à bras raccourci sur les instituteurs, leur dénie la qualité de *savants* et d'*intellectuels* pour les assimiler aux *travailleurs manuels*, il ne se doute pas combien il justifie et leur organisation syndicale et leur entrée aux Bourses du Travail et leur affiliation à la C. G. T.

On jasse beaucoup et l'on a surtout beaucoup trop jassé de la fameuse séparation des Eglises et de l'Etat.

Il est une autre séparation dont on ne cause guère; cependant, il ne serait pas mal de songer à son éventualité.

Il s'agit de la *séparation de l'Etat et des divers services indispensables dont il a monopolisé la direction et la fonctionnement*.

Ces services, après avoir brisé l'Etat, il s'agit de les rendre aux initiatives privées, à la libre entente, à la coopération volontaire.

Gévaux, dont Lucien invoque l'autorité, dit très bien (N° 8 du *Libertaire*) : « 1^o Habituez-vous à vous passer de députés, à faire vos affaires vous-même; »

« 2^o Réunissez-vous en groupements libres, par professions, par communes, par affinités de caractère. Que vos groupements libres et conscients deviennent nombreux et puissants; »

« 3^o Alors, vous pourrez, avec efficacité, boycotter les services de l'Etat; car les Fédérations de vos groupements libres pourront exercer les services actuellement accaparés par l'Etat. Ainsi vos libres fédérations pourront organiser une entreprise des Postes et Télégraphes, de la Voirie, etc... »

« 4^o Les services de l'Etat boycottés diminueront, disparaîtront, et avec eux le fonctionnarisme, puisqu'il n'y aura plus que des hommes libres dans leur travail. »

Gévaux a parfaitement raison : il faut faire disparaître le fonctionnarisme, il faut anéantir l'Etat.

Mais il ne faut pas que, sous prétexte de boycotter les services de l'Etat, je veux dire : les services indispensables, il sous-entende que dès aujourd'hui nous pouvons organiser à côté de ces mêmes services et les exercer concurremment avec l'Etat.

Cela serait, à la rigueur, possible, quoique bien en petit, pour l'enseignement. Les organisations ouvrières auraient peut-être pu instaurer l'école syndicale. C'était un des rêves du regretté Pelloutier de créer dans chaque Bourse du Travail une école libre tenant le milieu entre l'enseignement primaire supérieur et l'enseignement secondaire.

Nous avons eu Cempuis qui, quoique subventionnée par le Conseil général de la Seine, était surtout une école due à la libre initiative d'un excellent éducateur.

Nous avons eu une tentative d'école libertaire. Nous avons la *Ruche*, de Sébastien Faure, et l'*Avenir Social*, de Madeleine Vernet.

Les anarchistes espagnols ont fondé beaucoup d'écoles, même avant que Ferrer ait fondé ses *Ecoles modernes*. Tandis que les socialistes français, en parfaits imbéciles, réclamaient le monopole de l'Etat en matière d'enseignement, eux, dans leurs « Centres ouvriers » fondaient des écoles libres.

Les camarades argentins les imitent. Donc, dans une certaine mesure, on pourrait organiser un enseignement rationnel à côté de l'enseignement abrutissant des Eglises et de l'Etat.

Mais sommes-nous en mesure d'organiser la Poste libre, le Télégraphe libre, les Ponts et chaussées autonomes ?

Je peux très bien boycotter le percepteur, le juge, le gendarme, le rat-de-cave. Je peux même, grâce à la contrebande, éviter les contributions indirectes; mais je suis forcé de me servir de la poste si je veux envoyer ma copie au *Libertaire*, ou un télégramme à un ami.

Donc, les services utiles que l'Etat a accaparés — services qui survivront à sa chute —, il faut les conquérir, il faut les arracher à l'Etat.

De là l'utilité des syndicats de fonctionnaires.

Mais, entendons-nous, les fonctionnaires qui se syndiquent, sont des fonctionnaires qui veulent cesser d'être des fonctionnaires. Si jamais ils ont été, selon l'expression de Gayvallet, des *prêtres du Dieu-Etat*, c'est bien aujourd'hui, comme je le répliquai l'autre soir à Lucien, des prêtres qui se défont. Ils aspirent consciemment ou inconsciemment à l'autonomie des services dont ils sont les employés.

Il y a bien les syndicats des autres ouvriers de l'Etat : ceux des arsenaux, des manufactures d'armes, de l'équipement militaire, des allumettes et des tabacs, et personne n'y trouve à redire.

Pourtant ces diverses professions, sauf les deux dernières, sont inutiles et même nuisibles au suprême degré; et quand les ouvriers seront devenus plus conscients, auront davantage débarrassé le terrain; quand ils comprendront la responsabilité et la solidarité dans les luttes ouvrières, telles que Nettlau les a exposées en une brochure, ils refuseront carrément d'exercer ces professions; ils les feront disparaître.

De quel droit empêcheraient-ils les ouvriers de l'enseignement, des postes et télégraphes, des ponts et chaussées de se syndiquer, et pourquoi cette peur puérile de leurs syndicats ?

Mais je n'ai pas tout dit, et dimanche je reviendrai à la charge.

Le père Barbassou.

JEUNESSE LIBERTAIRE DU XVII^e

Salle du PROGRES SOCIAL, 92, rue de Clignancourt, Paris XVIII^e. Samedi 25 janvier à 8 heures et demie du soir, Grande conférence par le camarade LIARD-COURTOIS. Concert, avec le concours du chansonnier CHARLES DAYVAY, du Père LA-PURGE, du chansonnier GUERARD, etc. Entrée, 0 fr. 50 centimes. On trouve des cartes au bureau du LIBERTAIRE.

Au hasard du chemin

HYENES ET CHAÇALS

En voici encore un qui n'a rien perdu pour attendre.

C'est de Dolel qu'il s'agit : d'Etienne Dolel, brûlé vif pour avoir répondu dans ses écrits le mépris de l'obscurantisme et du cacot.

Et savez-vous de quel grief on l'écrase aujourd'hui ?... D'avoir été un pédéraste, pas moins.

Nous lisons en effet dans la Patrie, à propos de la proximité de Belleville et des honnêtes commerçants ses clients, la phrase suivante :

«... Etienne Dolel, dont les mœurs n'étaient pas à l'abri de tout reproche, s'il faut en croire les Hards de son temps... » Admirez le « s'il faut en croire » insidieux et jésuitique, qui ne compromet qu'à demi le déterreur d'anecdotes et de cadavres.

ABEL ET GAIN

Un bistrot de la rue de la Chapelle, à Paris, reçoit la visite de son frère et d'un ami de celui-ci, tous deux soldats.

Ayant des raisons pour désirer fuir le régiment, le frère du bistrot lui emprunte cent francs pour gagner la frontière, en compagnie de son camarade.

Cette atteinte à la caisse porta le bistrot à croire atteinte cette autre caisse : l'honneur de la famille, tous les coffres-forts étant solidaires.

Le bistrot alla quérir deux agents pour arrêter son frère et l'autre, et, tranquille, ayant satisfait au devoir, continua à consolider la Société et sa Morale en versant précieusement l'absinthe et le trois-six.

FLICS AMATEURS

Dans une dernière réunion, M. Marc Sangnier, président du Sillon, nous fit savoir que les individus qui coopèrent à l'arrestation de notre camarade Girault, à

Limoges, étaient des « dissidents » du Sillon.

Nous rétablissons donc la vérité, mais nous prenons acte, en même temps, que les Sillonistes déclarent conforme à leurs principes d'aider à l'arrestation d'un homme poursuivi par la police et par conséquent supposé malfaiteur à première vue.

Nos appréciations de la semaine dernière demeurent entières. S'il n'y a pas eu, à Limoges, pour Girault, question de fait, il demeure, pour autre part et partout, question de droit.

Le silloniste est un flic qui sommeille.

DEXTERITE POLICIERE

Au procès Libertad, son avocat, M^r Willm, portant des dépositions abracabrantes des policiers, rappelait le cas de cet inspecteur de la sûreté à qui le président demanda s'il avait pris des notes au cours d'une réunion.

Candidé, le mouchard fit cette réponse énorme :

« Je sténographiais dans ma poche. »

FORTUNES TOUTOUS

Un vieux dicton allemand, que nous traduisons pour nos lecteurs, exprime en deux vers un souhait généreux :

Vis heureux, vis en paix,
Comme un chien dans un paletot.

Ne croyez pas que ce soit pure boutade. Ce n'est là que la constatation d'une réalité dont certains magasins des Galeries du Palais-Royal, à Paris, nous donnent la preuve à chaque retour d'hiver.

On peut atténuer sa propre misère et remédier à celle de ses chaussons en admirant les paletots de fourrure pour chiens, les petits manchons qui emboîtent les pattes et les capotes qui couvrent les « chefs ». Ah ! les doux nids. C'est la vie dans l'ouate. Il y a de ces toilettes qui atteignent 4 à 500 francs.

L'homme peut crever de froid et de faim : ce n'est qu'un homme. Il ne faut pas confondre entre le King-Charles, article de luxe, et le mercenaire, objet de nécessité pour l'exploiteur.

G. D.

Rien ne va plus...

Bien vannée, la vieille année, à peine s'en est allée devant les profonds insondables du néant, que déjà la nouvelle, sa fille, nous laisse présager la venue de jours orageux avant la fin de son règne.

Un vent de discorde souffle sur notre malheureux pays; des faces replètes de satisfait s'embrument de tristesse; les douairières et les marquises qu'épouvante la perspective des temps d'émeute frémissent et pensent au malheureux sort de la princesse de Lamballe. Ce pauvre *Echo de Paris*, qui pleurerait tout seul, jadis, sur la Révolution en marche, est maintenant chef des encours dans le lamentable. Drumont s'efforce de tirer des sons convaincant de son clairon antisémite; il exhorte les catholiques à ne pas gaspiller leur énergie, à ne pas déprimer leur intelligence — comme s'ils pouvaient en avoir — en de nocturnes orgies.

La bonne presse, tout entière, tremble et menace comme le féroce prophète du boulevard Montmartre. Le cardinal Richard ordonne à son clergé de prier pour la France; Marc Sangnier parle aux troupes égarées, mais ne leur dit pas grand chose. Les radicaux gémissent sur le sort de leur belle armée qui s'effrite chaque jour un peu plus. M. Brousse — Paul pour les dames des Epinettes, — pisse sa rancœur tout au long des colonnes du *Proletaire*, cependant que son copain Fournière chahute très littérairement sur le papier à Bunau, les « faiseurs de phrases et prometteurs de miracles ».

Le ciel est noir, vous dis-je, et nombreuses sont les épées de Damoclès de la déroute et de l'équivoque qui menacent nos fragiles têtes.

« Cessons la course au clocher démagogique avec les anarchistes », beugle Fournière. Appelons tous les ouvriers, tous les employés, tout le monde du salariat dans les syndicats, non pour y agiter la manière de retourner la société comme un vieux gant sale, mais pour y apprendre patiemment, méthodiquement à exercer la souveraineté économique, qu'ils ambitionnent à juste titre.

Et voilà ! ça n'est pas plus malin que ça.

Ouvriers, mes frères, écoutez les voix prometteuses des Sangnier et des Fournière, grands prêtres du bluff; faites des syndicats bien gentils, bien tranquilles; écoutez ces deux gaillards qui ont l'air d'être aux antipodes l'un de l'autre et qui se réconcilient devant un coffre-fort. Ecoutez ce irocard en jaquette et cet homme du monde, professeur à Polytechnique de par la grâce d'un ministre. Vous qui claquez des dents en des taudis infects, goûtez, savourez le miel de l'éloquence que répandent à profusion ces gens corrects, à qui répugne la violence. Attendez donc ! n'abattez pas vos poings noueux sur les colonnes du temple, mais ouvrez plutôt vos mains toutes grandes pour recueillir l'offrande que vous apportent la charité chrétienne et la sollicitude laïque des dirigeants, et remerciez bien poliment.

Qu'ils seraient grotesques, s'ils n'étaient plus à craindre, ces pasteurs de la résignation; malheureusement, leur vaseline oratoire a raison souvent des pâles énergies; ils trouvent des fidèles parmi les ignorants, les âmes qui tremblent pour leur maigre pécule; parmi les lassés, les anémiés, les gens qui disent : à quoi bon... tous les poids morts du prolétariat opposant à notre ardent désir de vivre mieux, à notre impérieuse faim de bien-être, leur tranquille indifférence, leur désolante inertie.

Toute cette prose de commencement d'année, cette littérature lacrymale qui imbibé les bonnes feuilles, nous fait tout de même augurer favorablement des temps à venir. Sans doute, la moisson n'est pas proche; il faudra longtemps encore nous courber sur la dure tâche, subir des avanies sans nombre et souffrir un peu, qu'importe ! Ce concert d'imprécations qui s'élève sous nos pas doit, j'imagine, nous faire un brin plaisir et prouve que nous visons juste.

Je crois bien que les plus épouvantés sont parmi ces politiciens démophiles, ces amants de l'ordre et des institutions

démocratiques — oh ! combien... — parmi ces possibilistes, ces socialistes chrétiens, et d'autres encore, aux étiquettes multiples, adversaires du moment qui se disputent la plus belle part de la galette, mais qu'un jour de révolte trouverait unis comme un seul homme.

Madré Fournière, bourgeois paisible et socialiste de revue qui déplore la glissade sur la pente démagogique, vos petits mots aimables nous réjouissent mais ne nous attendrissent point. Chantez dans votre pipeau réformiste tous les airs que vous voudrez, répandez sur le peuple la guimauve de vos conseils, hurlez à la crise, mais ne vous donnez pas cette allure de brave à trois poils qui ne vous va guère. Vous ressemblez aux enfants qui enlèvent leur voix quand ils ont très peur, et vous êtes ridicule, mon cher directeur, tout simplement.

Eugène Péronnet.

Une Plaisante Histoire

Le peuple le plus intelligent, le plus spirituel de la terre, se passionne depuis deux semaines à la lecture des grands journaux — pensez donc ! un monsieur Lemoine, à l'esprit inventif, aurait perfectionné le procédé de Moissan pour créer du diamant.

Le savant inventeur, comme tous les piocheurs, les studs, n'avait pas le premier sou pour exploiter sa découverte.

Les millionnaires, les sociétés financières, avec le désintéressement qui caractérise les tenants des sociétés capitalistes modernes, sont à l'affût de toute nouvelle découverte. C'est ainsi que le directeur à vie de la « de Beers », une des plus riches sociétés minières pour l'extraction et l'exploitation diamantifère, M. Wernher, riche lui-même à plus de trois cents millions, fut mis en relations avec le génial Lemoine.

Si Lemoine avait eu à sa disposition les capitaux nécessaires aux frais de construction de ses fours — sans jeu de mots —, l'achat de l'outillage et de la matière première, il n'eût pas eu besoin d'avoir recours aux toujours rapaces bailleurs de fonds; ces derniers savent qu'ils sont indispensables tant que le capital argent sera le nerf de toutes choses.

Aussi le très honorable M. Wernher — il est si riche ! — pensait que, selon l'usage, il pouvait, pour quelques centaines de mille francs, entrer en possession d'un secret qui lui rapporterait, à lui, pauvre à trois cent millions, au moins le Milliard.

Lemoine, homme instruit des vols dont furent, de tous temps, victimes les inventeurs, sut habilement ne pas se laisser dépouiller de son secret sans prendre les précautions à toutes fins utiles à ses intérêts. De là le conflit !

Pour les capitalistes, un inventeur qui défend bien ses intérêts ne peut être qu'un malfaiteur, un escroc ! Ça ne s'est jamais vu; où irions-nous ! vite, une plainte en bonne et due forme ; la justice qui connaît ses devoirs ne permettra pas ce scandale, ne laissera pas se créer un précédent. A-t-on jamais vu un ouvrier de la pensée, pas plus qu'un travailleur manuel, s'enrichir de son travail ? Pourquoi pas l'anarchie tout de suite, alors !

Soyons bien certains qu'entre l'archimillionnaire Wernher et le prisonnier de la Santé, les magistrats instructeurs et autres n'hésiteront pas.

M. Wernher et M. Lemoine, en somme, se trouvent dans la situation de gens qui jouent : l'un faisant jouer, l'autre jouant. Le monsieur qui joue croit bien être sûr de son coup; il mise sur la carte qu'il a suivie des yeux de droite à gauche; il est bien certain de ne pas se tromper. Puisqu'il est sûr de son coup, il est certain qu'il a l'intention de voler son adversaire. S'il gagne, il empoche, en se félicitant de sa roublardise. S'il perd, il crie au voleur...

Individualisme ou Anarchisme

Dans mon premier article, je citais l'opinion d'Yves Guyot : « Les théories de Stirner et de Nietzsche ne sont pas des doctrines politiques, elles relèvent de la psychiatrie ».

« Nous verrons par la suite pourquoi, en conformité avec Victor Basch, nos deux géants (?) de la pensée » relèvent en effet de cette partie de la médecine qui traite des maladies mentales ».

Les doctrines de Stirner et de Nietzsche ne sont pas des doctrines politiques parce qu'elles ne s'occupent nullement de leur application pratique, de leur possibilité de réalisation, c'est-à-dire que, suivant ce que chacun y veut voir, on peut à la fois les considérer comme libertaires ou comme autoritaires.

Elles prêtent trop à l'équivoque : elles sont trop métaphysiques pour pouvoir servir de point de départ à un système social.

Elles sont, d'autre part, en opposition absolue avec l'acquis scientifique actuel. (LE DANTEC. *L'Individualité et l'Erreur individualiste*).

Elles sont, enfin, le produit de cerveaux morbides, et, comme telles, ne peuvent être prises en considération par les cerveaux sains et les esprits positifs.

Victor Basch (à qui Ludovic Bertrand, dans sa lettre au Dr Pierrot (*Temps nouveaux*) a fait dire des choses erronées, parlant de la vie de Stirner, écrit :

« J'y note avant tout la maladie mentale de la mère du philosophe. La folie, qui effleure de son âme noire et Kierkegaard (un) et Carlyle (deux) et dans laquelle a sombré Nietzsche (trois) joue son rôle dans la vie de Stirner (quatre) : l'on dirait vraiment que tout individualisme intransigeant émane d'un désordre mental ou y aboutit, et n'est que la manifestation philosophique d'une hypertrophie morbide de la personnalité ».

« Ce qui me frappe ensuite dans la vie de Stirner, c'est qu'elle révèle chez ce philosophe de la volonté, qui a pour tout ce qui est intellectuel pure le plus profond dédain, qui ne prise que l'instinct, le dominateur des choses et victorieux des hommes, une absence complète d'énergie. Stirner se laisse couler au gré des événements, sans avoir la force de les diriger, sans avoir la puissance de se tailler, au milieu de l'universelle concurrence, sa part de vie. (Où est-il le *vivre* sa vie ?)

« Il en est de Stirner comme de Nietzsche : l'un, atteint jusqu'au plus profond de lui-même de la névrose du civilisé, a chanté la force barbare ; l'autre, frappé d'une sorte de paralysie de la volonté, a prononcé exclusivement la volonté égoïste. Nos philosophes ne sont-elles faites que des ruines de nos existences, et nos idéals ne sont-ils pas les fleurs de nos espoirs, mais bien le fruit amer de nos regrets et de nos nostalgies ? »

Voilà ce que dit Basch (1), lequel confirme donc la thèse d'Yves Guyot.

Je suis donc, et non pour les mêmes raisons, d'accord avec Luchesi pour rejeter les deux doctrines.

Nous serons encore d'accord avec Basch qui, après avoir jugé Stirner et reconnu ce qu'il y avait de beau, de grand, de vrai dans sa philosophie, conclut :

« Quelle que soit la forme de la société future, il faudra, pour qu'elle vive, que dans la conscience collective, la conscience personnelle puisse subsister ; que dans l'immense ruche du travail que sera sans doute la cité — le *Moi* (et non seulement le *Moi* artiste et le *Moi* du penseur, mais encore le *Moi* le plus pauvre et le plus humble) ait sa place ; il faudra que, tout en vivant pour les autres et dans les autres, l'individu ait sa vie propre ; il faudra que, tout en devenant une vague de l'immense océan social, dont chaque mouvement sera pré-déterminé et mis au service de la force universelle, la personne intellectuelle et morale conserve, de par un subtil artifice de mécanique sociale, des mouvements autonomes. » (2).

Ainsi donc, l'opinion personnelle de Victor Basch, qui fait actuellement un cours aux Hautes Etudes sociales sur Kierkegaard, n'est point celle que nous a donnée L. B. dans sa lettre au Dr Pierrot.

Parce qu'il ignorait sans doute le livre de Basch, le Dr Pierrot a pu dire, avec juste raison, de la citation de L. B. : « qu'elle ne signifiait rien » et « pouvait être employée en n'importe quel sens. »

Basch et Pierrot me semblent avoir sur l'individualisme intégral la même opinion, puisque sans avoir lu le premier, le second écrit :

« (Temps nouveaux). Nous observons que l'égoïsme est surtout développé chez les faibles et les affaiblis, chez les petits enfants et les vieillards, chez les convalescents et les malades. »

« L'égoïsme est un sentiment de défense à l'usage de la faiblesse. »

Luchesi nous cite cette phrase de Stirner :

« ... Je veux qu'ils soient (les hommes) ma propriété, qu'ils servent à ma jouissance. Et s'ils s'opposent à mes desirs, eh bien ! le droit de vie et de mort que se sont réservé l'Eglise et l'Etat, je déclare que lui aussi est à moi. »

Il nous dit que de tels principes conduisent à la tromperie, au cambriolage ou au vol et à l'assassinat entre camarades.

Il rejette cette doctrine absurde et ajoute : « Si, lorsque Stirner était communiste, un individualiste, stirnérien d'essence, l'avait terrassé pour s'emparer de son porte-monnaie, comment aurait-il jugé le fait. »

C'est une supposition de notre camarade, mais le fait s'est produit.

« Quelque temps après la publication du manifeste *Vive la vie* (Londres 1894), un des individualistes de Londres, recueilli

(1) *L'Individualisme-anarchiste*. — Max Stirner par Victor Basch. — Paris Alcan (p. 9 et suiv.).

(2) Victor Basch (p. 233).

« par un camarade, profita du sommeil de son hôte pour lui prendre son argent, ses outils et ses vêtements. »

« Le cas fournit le sujet de plusieurs discussions (évidemment) dans les clubs anarchistes de Londres, et toujours les individualistes donnèrent raison au voleur. » (1).

Stirner critique lumineusement l'ordre autoritaire actuel ; il en a été victime, il a beaucoup souffert.

Mais s'il avait eu la possibilité d'appliquer intégralement sa doctrine, il aurait peut-être été un ignoble exploiteur.

Il aurait probablement été, en haut, riche et puissant, pour la foule qu'il méprisait, ce qu'il fut pour sa femme, laquelle a déclaré « elle-même à M. Mackay qu'elle ne consentait pas à témoigner en faveur d'un homme qu'elle n'avait ni aimé ni estimé. »

« Elle se contenta de faire savoir à M. Mackay que Stirner avait été trop égoïste pour avoir jamais eu un ami, et que son caractère était fort sournois. » (2).

Ainsi donc, cette philosophie, produite d'un cerveau malade, d'un être antisocial, ce qu'on dénomme (bien à tort, à mon sens), *anarchiste*, me semble devoir, transposée dans la pratique, se changer en oppression farouche.

Dans nos sociétés modernes, où se pratique la division du travail, les individualistes, les égoïstes, ne pouvant à la fois être exploités, législateurs, juges et bourreaux, chargent d'autres individus d'accomplir ces besognes — que Stirner pensait faire à lui seul, comme si une exploitation aussi féroce que celle qu'il nous prône, une lutte aussi brutale que celle à laquelle il nous convie, pouvaient exister en toute liberté, sans force organisée, sans ce qui compose, en un mot, tous les rouages de la société présente que nous voulons briser.

Stirner est le philosophe de l'Individualisme, Nietzsche en est le poète et le musicien, Bismarck en fut l'incarnation.

Comme l'a dit je ne sais quel penseur, Bismarck c'est Nietzsche soldat, comme Nietzsche c'est Bismarck professeur de philosophie.

Je rejette un mot qui prête à la duperie, à l'équivoque, parce qu'il sert à la fois à désigner les aspirations des maîtres et des esclaves. Lorsque les individus auront la possibilité de satisfaire à tous leurs besoins matériels (les mêmes imposés par la nature, contre laquelle il nous faut lutter du premier rire au dernier sourire), alors, mais alors seulement, ils pourront avoir conscience de leur existence propre, faire la découverte d'eux-mêmes et s'appliquer à développer leur personnalité.

C'est alors, non point le triomphe de l'esprit sur la matière, mais la possibilité relative pour chacun de développer ses facultés (aussi complètement que ses propriétés individuelles le lui permettent) parce que son individu, sa matière vivante (d'où son esprit émane et à laquelle il est subordonné) pourra évoluer en pleine indépendance, en pleine liberté.

Henri Morex.

(1) Albert Metin. — Le socialisme en Angleterre (p. 296).

(2) Basch. — *L'Individualisme-anarchiste* (p. 7).

Causette Syndicale

Dans le vestibule de la Bourse du Travail de Paris. Quelques syndiqués sortant de diverses permanences, s'entretenant de conquêtes de leurs organisations respectives. Ce n'est pas si souvent que les travailleurs de différents métiers communiquent !... Donc, en attendant qu'un respectable gardien très méticuleux, vienne les faire poliment « circuler », ils tiennent une manière de petite assemblée intercorporative.

LE BOULANGER. — Et voilà ! Trois petits mois de grève ont suffi pour faire triompher les revendications du prolétariat (1) boulanger. Une heure de moins de boulot et vingt sous de plus, par jour. C'est-y ce qui s'appelle une victoire ouvrière, ça ?

LE COUPEUR EN CHAUSSURES. — Pour ça, oui ! C'est à peu près ce que nous avons obtenu l'année passée. On commence à pouvoir élever ses gosses ; on n'est plus tout à fait des ilotes (2). Et, sans le syndicat, je ne vois pas trop où l'on irait prendre tous ces avantages-là.

LE PEINTRE EN BATIMENT. — Y'a pas d'erreur, ça marche. Groupons-nous, syndiquons-nous, et le jour est proche où l'ouvrier aura enfin sa place au banquet de la vie (3). C'est par le syndicat qu'on réduira les patrons ; augmentations de salaire sur augmentations, de réductions de travail en réductions, on arrivera à arracher à nos exploiters la part qu'ils nous ont volée jusqu'ici ; et bientôt, c'est nous qu'auront la plus grosse, c'est nous qui seront les princes.

LE CHEUR DES SYNDIQUÉS. — Absolument, turellement, faut être aveugle pour pas voir ça.

LE TAILLEUR. — Oh ! chez nous, les grands couturiers sont en rogne, faut voir ! Paraît qu'inspecteurs et inspectrices du travail vont être plus rigoureux, maintenant, c'est Viviani qui le veut. Alors, plus de

(1) Ce n'est pas moi qui parle, ce sont les syndiqués, et naturellement, ils s'expriment en patois syndical.

(2) Idem.

(3) Re-idem.

veillées jusqu'à minuit, vous comprenez... à moins que ces messieurs fassent veiller dans c'est égal, avec quelques copains à la Chambre, et des socialistes sincères comme ministres, ça ira. (*Il chante*). Ah ! ça ira, ça leur appartement... ça arrive, des fois. Mais, ira, ça ira. (*Air connu*). On arrivera plus sûrement qu'avec la Révolution ou l'action directe. Il n'y a qu'à se servir des lois. Il y a bien assez de lois ouvrières. Pas vrai, Boulanger ! Ton chef de file l'a bien dit qu'il fallait être légialiste.

LE BOULANGER. — Hein ! tu dis ? Il est révolutionnaire et pour tous les moyens violents.

LE TAILLEUR. — Depuis quand ? Où ça ?

LE BOULANGER. — Ben, dans tous les meetings ! Tu l'as jamais entendu, alors ?

LE TAILLEUR. — Et aux assises, il n'a pas dit, qu'il était légialiste ?

LE BOULANGER. — Tais-toi donc, tiens. Tu le délines parce qu'il n'est pas de ton syndicat. Tout le monde peut pas être tailleur ! Sans compter que vous êtes de drôles de turbinateurs, vous autres ; vous n'en avez jamais assez, d'avantages. J'sais pas si c'est par la Loi ou le sabotage que tu procédés, mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus moyen de s'habiller, tellement les frusques coûtent cher... C'est tout comme les mineurs ; ils pourraient bien, ceux-là, nous laisser le temps de respirer entre deux de leurs grèves ; le charbon est hors de prix, faudra bientôt se chauffer aux braseros des grands cafés.

LE PEINTRE EN BATIMENT. — Ça, c'est vrai, pourtant. C'est pas la peine d'obtenir des augmentations de salaire, s'il faut, après, payer tout plus cher !

LE TAILLEUR. — Ben, mes colons ! vous ne manquez pas de culot ! Croyez-vous donc que le pain est resté à bas prix et qu'on se loge à l'œil depuis vos fameuses conquêtes.

L'IRRÉGULIER DU TRAVAIL. — Vous me faites rigoler, avec vos disputes. Et moi, donc, qu'est-ce que je dirai ? M'est avis que vos victoires ouvrières ne sont pas faites pour m'engraisser. Je vois bien que le boulanger, le coupeur, le tailleur, le tisseur, le mineur, etc., etc., tout ça gagne plus aujourd'hui qu'hier. Ce qui m'épate, c'est que les bourgeois sont toujours les bourgeois ; leur ventre s'arrondit sans cesse et ils ne fument pas un londrès de moins ; ils vous donnent plus et ils gardent autant... Alors ? qu'est-ce qui trinque ? qu'est-ce qui fournit ce surplus ? — Mézigue ! Manger du pain sec n'est même plus une ressource pour le putoin ; si je peux me payer une paire de godillots, je les vois bâiller et s'écrouler au bout de huit jours ; même tabac pour les nippes ; pour me chauffer, je dois me rabattre sur les vieux pavés de bois, que je ramasse en me cachant des flics... Quant au local... Ah ! mes amis, n'en parlons pas !... Mince de confort moderne !... Oh ! la salubrité ! Deux cents balles pour un gouri où des chiens crèveraient et à une heure du boulot. Voilà mon sort !... Vivent les conquêtes ouvrières !... Mais, au fait, et le votre, de sort, est-il beaucoup meilleur, avec vos appointements grossis ? Vos discussions de tout à l'heure attestaient le contraire. Toi, ma vieille Boulanger, tu seras peut-être un peu plus heureux tant que tu auras le privilège d'une augmentation, mais gare si les autres corporations suivent ton exemple !

LE BOULANGER. — Alors, on recommencera la grève, pour une autre amélioration.

L'IRRÉGULIER. — Tu iras loin, comme ça, mon vieux ! Tu feras ton chemin !... Tu as le temps d'attendre la Sociale et tu n'es pas las de gémir... Pour moi, j'ai assez de ces amusettes. Il ne s'agit pas de jouer à cache-cache avec les gros, mais bien de les évincer ; je ne veux pas tourner toujours dans la même cage, je veux en sortir ; il ne s'agit pas de changer toujours et encore quelques formes, il nous faut un nouvel ordre de choses ; il ne suffit pas qu'on me fasse toujours passer la pitance sous le nez ; la vue et l'odeur en sont réjouissantes, certes, l'ingestion en serait meilleure... Allons-y donc des grands moyens ! Légions qu'on illégaux, peu importe ! pourvu qu'ils aboutissent : c'est cela qu'il faut mettre dans la caboché de tous les turbinateurs, et c'est pourquoi je suis là, à la Bourse. C'est ça mon syndicalisme, à moi. Le votre, le syndicalisme d'entente de classes, le syndicalisme légal, à la Waldeck, n'a d'autre utilité que d'entretenir grassement quelques parasites dont nous reparlerons un de ces jours, si vous y tenez.

La conversation dut s'arrêter là. En effet, quelques gardiens, avec leurs gosses armés d'armes militaires, ont repoussé le petit club dans la rue ; là, d'obéissants flics ont entouré définitivement les débats de ce groupe suspect.

EUG. DENIAU-MORAT.

LE THEATRE

Il est fâcheux que les directeurs de théâtres s'obstinent à ignorer qu'il existe une presse d'avant-garde lue par un nombre de lecteurs relativement considérable et qui s'augmente de jour en jour ; ce n'est qu'à des intervalles ridiculement espacés qu'il nous est donné de signaler à nos amis des œuvres de nature à les intéresser, les amusant tout en les faisant penser.

Ce n'est pas de notre faute ! Toute la presse est généralement convenue aux premières et secondes représentations des pièces nouvelles ; la presse anarchiste, seule, fait exception à la règle — pourtant, le théâtre, comme la littérature, s'imprègne de plus en plus des idées qui pousse le vieux monde de mensonge, d'oppression, de préjugés, vers l'abîme d'où il ne se relèvera pas.

C'est ainsi que nous regrettons bien sincèrement de n'avoir pu, en temps utile, engager nos lecteurs à aller passer quelques

Voilà toute la morale de l'histoire des diamants ; M. Wernher, après expérience faite par-devant lui, fut convaincu par Lemoine que l'on pouvait fabriquer du carbone aussi pur que celui que l'on extrait des mines du Cap. Il mit dans la combinaison seize cent mille francs, escomptant que cette somme devait honnêtement lui rapporter des centaines de millions.

N'ayant pas pu voler l'inventeur, il crie au voleur.

Ça fait de la copie aux journaux et ça amuse le peuple le plus spirituel de la terre.

Le Chien de la Compagnie

Le chien est à l'ordre du jour, depuis quelque temps. On songe, dans toutes les branches de l'activité industrielle et commerciale à utiliser ses qualités de flair et de bon défenseur.

Des chiens, on en met partout. Chiens de douaniers, chiens de guerre, chiens policiers, chiens sanitaires, que sais-je encore !...

La Compagnie du P.-L.-M. a voulu, elle aussi, suivre le mouvement, et, pour arrêter en chemin les pauvres hères que le manque d'argent oblige parfois à voyager à l'œil, elle a décidé d'avoir des chiens bien dressés.

Dernièrement, en gare de Montereau, deux jeunes trimardeurs qui, depuis Lyon, voyageaient gratis, étaient cuicilis sous les banquettes d'un express et conduits devant le commissaire de la voie.

Pendant que l'un se laissait assez docilement faire, son camarade peu embarrassé par ses bagages et désireux, on le conçoit, d'éviter d'administratives complications, fila tout d'un coup au plus vite.

Sur un signe du chef, une demi-douzaine d'employés abandonnant le service, se lancèrent aux trousses du fugitif. Mais le gaillard était lesté et il eut bientôt lassé les poursuivants. Un d'eux, pourtant, bouledogue aux longues pattes le serrait de près. — Attrape ! attrapera pas ! criaient de leurs portières les voyageurs en se tordant. L'employé buta, s'abattit et se cassa quelque peu une patte. On l'emporta sur un brancard, pendant que l'autre pourchassé, malheureusement rattrapé, payait pour deux et « prenait » un copieux tabac.

Je ne raconte cette scène dont j'ai été témoin, que pour avertir les « justiciables » qui seraient pris du désir de voyager aux frais de la Compagnie, d'avoir à se tenir sur leurs gardes. Il ne se passe guère de jours qu'il n'y ait quelque trimardeur ainsi arrêté à Montereau.

Le contrôle exercé ici est excessivement rigoureux et il est presque impossible d'aller plus loin sans se faire prendre.

Un serf de la voie ferrée.

CHEZ LES CAMISARDS

Nul n'ignore que ce sont les disciplinaires qui sont désignés sous ce nom. Notre bonne République bourgeoise et démocratique m'ayant accordé la faveur de me faire porter la capote grise du fusilier de discipline, à la suite de la propagande antimilitariste que je faisais à la 14^e compagnie du 147^e régiment d'infanterie, à Verdun, je quittai ce paradis des soudards pour être dirigé, sous l'escorte et menottes aux mains, sur le détachement de la 2^e compagnie de discipline, en garnison au Château-d'Oléron, île d'Oléron (Charente-Inférieure).

Rélaté ici mes premières impressions serait tout à fait inutile ; il me suffira de dire que je ne fus que médiocrement rassuré lorsque je sus à quels êtres j'allais avoir affaire. En effet, parmi les brutes galonnées qui paraissent dans la cour, revolver au côté, se trouvaient les trop fameux Pietri, Peraldi, Sanchez et Lalanne, les torionnaires que M. Jacques Dhur avait si justement désignés à l'opinion publique, à la suite des atrocités commises par eux en Algérie.

Etant passé, l'an dernier, au conseil de guerre de Châlons-sur-Marne, pour désertion, et signalé à la bienveillante attention du lieutenant Lalauze, commandant le détachement, mes opinions me valurent de faire connaissance aussitôt avec les cellules de l'établissement.

C'est à cette époque, commencement de juillet 1907, que furent portés à ma connaissance les faits suivants :

Deux disciplinaires, les nommés Gourdent, fusilier colonial, et Lamballais, fusilier métropolitain, tous deux punis de cellule de correction, avaient été lâchement frappés par le sergent Lalanne ; celui-ci avait même tenté d'étrangler Lamballais, ainsi qu'en fait foi la mention portée sur le cahier de visite médicale par le docteur Rousseau, qui constata au cou de notre camarade des marques de strangulation très prononcées.

A la suite de ces faits, une lettre fut adressée au général Picquart, ministre de la guerre, pour porter à sa connaissance l'acte inqualifiable du galonné Lalanne. Les sanctions ne se firent pas attendre : quinze jours après, Gourdent

et Lamballais étaient mis en prévention de conseil de guerre.

Durant leur prévention, ils soignèrent, avec une lime que nous leur avions fait passer, les barreaux de leur cellule et parvinrent non sans peine à faire la traversée d'Oléron en France. Les recherches eurent pour résultat l'arrestation de Gourdent ; Lamballais, plus heureux, eut le temps de gagner l'Espagne. Le conseil de guerre de Bordeaux condamna Gourdent à 10 ans de prison, et amballais, par contumace, à 20 ans de la même peine.

Ainsi, voilà deux malheureux jeunes gens qui, après avoir été l'objet de services de la part d'un de leurs bourreaux galonnés, voient encore leur existence brisée. Inutile de dire que grâce au lieutenant Lalauze, Lalanne ne fut à aucun moment inquiété.

N'est-elle pas bien comprise, la Justice, dans notre belle armée républicaine !

Sûr, désormais, de l'impunité, Lalanne se promit de « faire pleurer des mères », comme il nous disait en ricanant.

Léon, Seurat,

Ancien fusilier au détachement de la 2^e compagnie de discipline du Château-d'Oléron (Charente-Inférieure).

Nous réservons de faire paraître prochainement la suite de ces faits, dès qu'ils nous seront parvenus au complet et que nous serons certains de leur rigoureuse exactitude.

(Note de la rédaction.)

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libéraire » c'est de lui faire de abonnés.

Un an, 6 francs. Six mois, 3 francs. Etranger : un an 8 francs. Six mois, 4 francs.

Exploit de Sacristie

Les quotidiens du midi de la France ont signalé à l'attention de leurs lecteurs une répugnante histoire. Des fillettes de huit à douze ans ont été tour à tour violées par un saint homme de Dieu.

Rath Eliacin — c'est son nom, — machiniste à la Compagnie houillère de Rochebelle, était d'autant mieux noté, dit la *Dépêche* de Toulouse, que fidèle défenseur du trône et de l'autel, il était un des membres influents du syndicat des Jaunes, dont il était même le président, et était de plus sacristain intermédiaire à l'église de Rochebelle, lorsque le titulaire s'absentait. La crainte de Dieu, — si cela existait vraiment — aurait dû le retenir dans le droit chemin et l'empêcher de se livrer, sur des fillettes non nubiles, aux pratiques qu'on devine. Ce dégoûtant personnage avait une façon à lui de comprendre la parole évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Déterministes résolu, nous nous abstenons de nous livrer à toutes sortes de considérations morales ou philosophiques sur ce fait. Contentons-nous de faire remarquer tout l'odieux de l'histoire en regard de gens qui dénigrent systématiquement les penseurs avancés ; qui se mettent en travers de toutes les idées belles et généreuses ; qui se font les agents du patronat exploiteur contre la classe ouvrière réclamant pour son droit de vivre, et qui souvent n'hésitent point à prêter main-forte à la police contre les révoltés.

Ces moralistes sont bien sales. Pétris de vices et d'ignominies, ils sont tout indiqués pour être les soutiens d'une société pourrie dont la façade a peut-être quelques vernis, quelque brillant, mais qui n'est que répugnante sous le maquillage dont la couvre les intéressés.

Au Maroc

Les Marocains viennent de déposer (Ah ! l'irrévérence des mots !) leur roi. Mais il le remplace par un autre, à condition, toutefois, que le nouveau observe certaines clauses que nous relevons avec grand intérêt.

Le sultan successeur ne percevra pas d'impôt ; il ne s'immiscera pas dans l'organisation des tribus ; ce qui revient à dire que les Marocains, peut-être las d'être volés par celui-ci et celui-là, songent à reconquérir l'autonomie antérieure propre à chaque tribu et à réinstaurer leur quasi-communisme.

S'ils ont proclamé la guerre sainte, ce n'est pas, certes, dans l'unique but d'obliger le nouveau sultan à faire respecter les prescriptions du Coran aux étrangers et à les respecter lui-même. Il y a, sous cette question de culte et d'orthodoxie, une question de ventre, et elle est trop louable pour que nous ne souhaitons pas plein succès au nouveau plan.

Par exemple, nous sommes sûrs qu'il échouera : la contagion serait dangereuse. Même chez le voisin, le bon exemple est mauvais, est à craindre, est à proscrire. A coups de canon on empêchera les Marocains de prendre ce droit de ne plus payer d'impôts, d'être maîtres chez eux.

On leur fera le Coran, puisque c'est la meilleure manière d'asservir les gens économiquement que les empoisonner spirituellement.

Mais, en dehors de ce Credo, nulle tentative d'indépendance ne sera tolérée. On percevra l'impôt, parce que, parbleu, les infidèles rounis sauront en avoir leur part.

